

CHRONIQUE «HISTORIQUES»

# Faire société

Par Johann Chapoutot(<https://www.liberation.fr/auteur/3482-johann-chapoutot>) — 20 février 2019 à 18:56



Faire société Photo Denis Allard.Réa pour Libération

Comment vivre ensemble quand tout se délite ? Passer quelques heures dans une crèche ou une maternelle, c'est voir comment des éducatrices préparent les enfants au monde

## d'après.

Comment se fait une société ? Une société, précisons les termes, c'est un groupe humain tout à fait particulier, composé d'êtres libres qui ont décidé de vivre ensemble pacifiquement en respectant, si possible, le principe de l'intérêt général. On ne se rend plus bien compte, et on en parle peu, de ce miracle quotidien - un peu comme on baille à l'évocation de la paix en Europe ou des mérites de la démocratie, toutes choses aussi éternelles qu'évidentes, croit-on. Comment fait-on une société ? Je me le demande alors que l'on ne nous parle que du contraire, des sociétés qui se défont. L'histoire retiendra sans doute les années que nous vivons comme une séquence stupéfiante : celle de l'affaiblissement et de la fragilité des démocraties, gouvernées par des cyniques qui parlent comme des brutes, par des fous furieux tweetant comme ils respirent, généralement au service d'une minorité aux dépens, sonnante et trébuchante, de l'immense majorité.

N'oublions pas, en arrière-fond, la psychose du sinistre écologique qui nous menace chaque semaine un peu plus. Dans ce contexte, une manière singulière d'obvier au désastre semble être, pour une partie conséquente des femmes et hommes en âge de procréer (5 %, me dit-on), de ne pas faire d'enfants : on épargne à la planète des tonnes de couches usagées, et on évite à des malheureux qui n'ont rien demandé de vivre dans un monde qui, manifestement, se dégrade à tous égards. Donner naissance, c'est être en dette à l'égard du nouveau-né qui, de fait, n'a pas choisi de naître. Pour certains, le passif est tel qu'il vaut mieux s'abstenir. Dont acte.

C'est pourtant se priver d'expériences surprenantes - ce que, d'Aristote à Victor de l'Aveyron, on a décrit comme étant le processus d'hominisation, d'avènement de l'humanité. Ces expériences, on les fait à la crèche, à l'école maternelle et à la garderie. Je m'y retrouve un vendredi soir, à l'invitation d'une des éducatrices, Raux, qui veut nous faire partager le yoga des enfants. Moment merveilleux où votre toute petite est fière de vous montrer comment faire le furet, la grenouille, le singe et le poisson - sans oublier, récompense finale, l'étoile de mer. Ce que font Carole, Murielle, Raux, Isabelle, Christine et

tant d'autres, chaque jour, c'est rien moins que la société : elles (ce sont souvent des femmes) donnent du temps, de l'affection, de l'intelligence, de la patience et du discernement. Elles aiment l'enfant, en pur don gratuit, et lui font aimer la société. Elles donnent tellement qu'elles consacrent un samedi après-midi à un spectacle mimant les émotions, pour le plus grand bonheur des enfants, et des parents.

Ce don, je le vois également à la garderie, où Adriana, Frédérique et Christelle dialoguent, jouent, échangent - initient par le jeu et le dialogue à la norme. Mon aînée adore, et ne veut guère les quitter - alors je reste, j'observe et je rends grâce. J'envie un peu mes filles, aussi, quand je vois la maîtresse de moyenne section, Karine, sa générosité, son attention aux enfants, son énergie. Mentalement, je compte les années et, désormais, les décennies : après tout, j'ai connu tout cela moi aussi, mais il y a presque quarante ans, soit deux générations. Entre les maîtresses et les éducatrices qui s'occupent de mes filles et celles et ceux qui ont veillé sur moi, il y a deux générations, voire quatre, si on considère l'écart entre les formateurs de mes maîtresses et elles.

Quelque chose a changé, que les historiens de l'éducation et de la petite enfance connaissent bien mieux que nous : un rapport à l'enfant, une finalité autre. Ces éducatrices n'ont pas attendu la promotion managériale du terme de «bienveillance» pour y accoutumer nos enfants. Les parents vivent dans un univers de marchandise et de concurrence, de moins-disant et d'asphyxie au travail, et en prennent peu à peu conscience. Les éducatrices de mes filles ne les forment pas à notre monde, mais au monde d'après. Elles ont un temps d'avance décisif - c'est leur génie, c'est leur intuition, c'est leur don le plus beau. Dans l'univers qu'elles partagent avec les enfants, on ne voit rien de ce qui enlaidit le nôtre : rien de criard, de vulgaire, de brutal. Elles leur font vivre la coopération, le respect, le jeu et la joie - tout ce qui nous saisit, nous parents, quand nous entrons dans cet espace protégé et, espérons-le, matriciel. Elles nous disent, avec calme et intelligence, que l'enfance est l'avenir du monde.

Cette chronique est assurée en alternance par Serge Gruzinski, Sophie Wahnich, Johann Chapoutot et Laure Murat.

[Johann Chapoutot \(https://www.liberation.fr/auteur/3482-johann-chapoutot\)](https://www.liberation.fr/auteur/3482-johann-chapoutot)